

Kristian Novak

Gitan, mais si Beau

traduit du croate par Matea Tamara Krpina

ocean**more**

1.

OÏCOPHOBIE, LA PEUR
DU CONNU

M / Sol meuble

Il n'existe que deux peurs originelles, tu le savais ? Nous naissons avec la peur des bruits forts et la peur de tomber. Je te jure, c'est écrit sur internet. Toutes les centaines d'autres phobies, nous les tenons de nos proches. Certaines d'entre elles te protègent du danger, c'est vrai. Mais la plupart est là pour se rire de nous.

Voilà, par exemple, je vois exactement à quel point tu es tendue. Tu voudrais en finir avec l'interview le plus vite possible alors qu'on n'a même pas encore commencé. Tu as peur que j'abandonne. Tu penses que je veux fuir tout ça.

Parce que, quoi ? Il y a bien trop de chagrin dans cette histoire. Mon nom y a bien trop été trainé dans la boue. Dans cette histoire, les gens meurent. Dans cette histoire, je perds le peu de choses auxquelles je tiens. Toi, on t'a appris que n'importe qui de normal voudrait fuir ça. Eh bien, tu vois, pour moi, tout ça c'est tout ce qui en vaut vraiment la peine. Ça fait longtemps que mon choix ne se place plus entre le bonheur et le malheur, mon choix se place entre le malheur et rien. Eh bah c'est mort, moi je choisis le premier.

Maintenant, tes collègues viennent ou appellent presque tous les jours, ils me demandent si je pense que c'est fini et s'ils peuvent me prendre en photo devant la maison, juste une photo, Milena, par ici, et si j'ai rencontré la famille des victimes et si je sais d'où elles venaient... Merde, mais que répondre à ça ?

Ce n'est pas le fait que toute la vérité ne les intéresse pas qui me fâche. Ce qui me fâche, c'est que maintenant ils s'attendent à ce que je les aide à se sentir mieux. Ils veulent savoir comment être empathique. Tout le monde s'est imaginé que ça les regardait, du coup maintenant, hein, ça ne les arrange plus. Ils ont besoin d'une sorte de conclusion optimiste avec laquelle ils pourront mettre fin rapidement à ce genre de conversations embarrassantes.

Qu'en pensez-vous, Milena, hum, comment voyez-vous cela, Milena, ah, allez dites-nous, en bref, Milena, juste un mot, qu'en pensez-vous ? Qu'est-ce que j'en pense ? À chaque fois que je dis ce que je pense à haute voix, je gagne au moins un ami et au moins un ennemi. Et dans les deux cas, c'est pour de mauvaises raisons. Voilà ce que j'en pense. Allez-vous faire voir.

Toi, tu m'as quand même abordé différemment, tu sais ? Tu m'as dit que tu voulais m'écouter parler de ça comme si je me parlais à moi-même. En plein dans le mille, je me suis dit. Avec cette petite, je peux y arriver. Mais rien à la va-vite, on ira doucement. J'attends de toi que tu respectes notre accord, que tu ne m'interrompes pas. J'attends de toi que certaines choses restent entre nous. Il

s'agit de la vie des gens, regarde-moi, c'est très important que tu comprennes ça. Si tu n'es pas prête, dis-le-moi tout de suite. Je n'ai pas le temps de perdre mon temps. Bien. Tu vas enlever ta veste, ôter tes chaussures, tu vas t'asseoir confortablement, retirer tes bracelets et tes bagues, je vais nous servir un verre de vin rouge. Tu peux fumer, je fumerai aussi. Il n'y a pas d'autres façon de parler du chagrin. Que comme si quelqu'un de cher t'était revenu.

* * *

Pour que tu puisses vraiment comprendre ce qu'il s'est passé, tu dois savoir quelque chose qui à première vue paraît banal. La terre qui entoure le village est assez meuble, comme si elle dépérissait peu à peu depuis toujours. Il y a des dizaines de kilomètres de mines dans les profondeurs et plus personne ne sait exactement où elles se trouvent. Elle s'affaisse quand elle a trop été imbibée par la pluie, ou quand les gens se mettent à labourer trop en profondeur, du coup de temps en temps, on entend dire comme quoi quelqu'un est tombé dans un trou, juste comme ça, en plein milieu de son propre jardin, les gens ont honte lorsque les pompiers viennent les sortir.

C'est une histoire classique de Međimurje, ce charbon. Il y en avait trop peu et il était trop pauvre pour que l'on meurt pour lui. Les gens s'éreintent et la terre ne leur rend rien, elle ne fait que prendre. Les mines ont été fermées après la catastrophe de 1964, lorsque cinq mineurs ont fini enterré quelque part dans la fosse du Cinq mai. Les gens aujourd'hui ne savent plus pourquoi la fosse s'appelait comme ça, mais tout le monde se souvient de ce qu'elle a englouti.

C'était, disent-ils, avant l'aube, la détonation s'est fait entendre loin de l'autre côté des collines et jusque dans les tripes des gens. Tous, comme obéissant à un ordre muet, sont, tout droit de leurs lits, sortis de leurs maisons et partis vers les champs. À l'endroit où ils pensaient, pour on ne sait quelle raison, que se trouvaient nos garçons, certains sont restés de marbre, d'autres se sont mis à pleurer, d'autres juraient, voulaient tuer, certains ont posé leur oreille sur la terre, et d'autres ont... commencé à creuser. Non, mais, à creuser. Avec des pelles, des seaux, des tasses en acier, avec leurs mains nues, le regard pétrifié, à moitié mort, comme des somnambules, comme possédés. Pendant des heures, personne n'a osé leur dire qu'ils pourraient creuser comme ça pour toujours avant de retrouver les ensevelis et que s'ils ne se sont pas étouffés, ils se sont sûrement noyés, la Mur est venue chercher son dû sous terre.

Ce n'est qu'à la tombée du jour suivant que les derniers ont fini par rejoindre leur foyer. Mais, tu vois, ils n'étaient plus les mêmes. Cinq personnes de moins, et nous, divisés à jamais.

Entre ceux qui ont sombré dans le désespoir et ceux à qui ça ne fait ni chaud ni froid, entre ceux qui rêvaient de se venger et ceux qui ont creusé. Tous ceux qui viennent de là ont ça en eux.

Les gens de Sabolščak sont des gens qui se sont endurcis, tu sais, j'imagine souvent une pierre recouverte de peau. Ils ne font pas de remue-ménage à cause des ennuis ordinaires. Ils sont prêts à voir disparaître des proches dans les profondeurs, dans des trous apparus soudainement. Et, de l'autre côté, ils sont

prêts à voir apparaître des inconnus. En eux, c'est comme si... en nous, c'est comme si couvait encore l'espoir que les cinq autres avaient réussi à s'extirper quelque part de l'autre côté, peut-être un peu plus loin dans les forêts, ou vers le nord, et qu'ils reviendront comme des ombres, une nuit, taper à la porte des leurs, laver leurs mains et ôter leurs chaussures, trouver la paix. De temps en temps, on entend dire que quelqu'un a encore vu des revenants se promener dans le village, la nuit ou tôt le matin. Mais chut, il faut rester discret.

À Sabolščak, les gens disparaissent et apparaissent, juste comme ça, tu dois le comprendre. Disparaissent ceux qui ont trop de vies, apparaissent ceux qui en ont trop peu. Cela a aussi été mon cas, entre autres.

Quand je suis revenue à Sabolščak après quinze ans, je revenais d'un lieu bien pire. On l'appelait ainsi, un ailleurs. Pour moi c'était une résignation et c'était un corps étranger. Je le porte en moi comme une épine qui me transperce le ventre dès que je n'y pense plus. Pendant des années, je ne me suis pas réjoui, et je n'ai pas baissé la garde une seule fois non plus, imagine-toi ça. Une vraie Sabolščak.

Oui.

Maintenant que nous avons commencé, c'est plus simple pour moi, tu sais ? Il existe sûrement une centaine de raisons pour lesquelles je ne devrais jamais raconter tout ça. Et seulement une seule pour : peut-être que j'allègerais au moins un peu le poids du fardeau que je porte.

Une fois que tu dis quelque chose de ce genre, tu sais que ta vie c'est l'extase à l'état pure.

N / Les monarques déchus

- Qu'est-ce qu'il dit ?
- ...
- Qu'est-ce qu'il dit ?
- Ce n'est pas important. Il délire.
- On ne vous paye pas pour que vous nous disiez ce qui est important, mais pour que vous traduisiez.
- Il dit : « Je ne me souviens plus de sa voix. Je donnerai tout pour pouvoir me souvenir. » Il parle de son fils. Voilà. Je vous avais bien dit que ce n'était pas important.
- Écoute, voilà ce qu'on va faire. Tu vas me traduire chaque putain de mot si c'est ce que je te demande. Chaque intonation, chaque bégaiement. S'il rote, tu roteras en croate. Dis-moi que t'as compris.

* * *

- Il dit : « Je le vois dans mes rêves, il m'appelle. Il saute sur le lit et me demande de le regarder. Mais c'est la voix de quelqu'un d'autre, je ne me souviens plus du son de la sienne. Je me suis perdu, je n'irai pas plus loin. » C'est ce qu'il répète plus ou moins. Il parle d'un certain... taureau en pierre. Deux prénoms de garçon, Bervan et Dara, et un prénom de fille, je crois. Je n'ai pas encore tout déchiffré.
- Demandez-lui s'ils étaient avec lui. Demandez-lui s'ils se cachent encore quelque part.
- Non. Je suis sûr qu'il s'agit de sa famille. Ils ne sont pas avec lui. Il dit que maintenant il est trop tard et... Écoutez, je ne pense pas que cela serve à grand-chose. Il rabâche les mêmes bêtises, le gars a disjoncté. Si vous pensez en tirer quelque chose... C'est le moment. Proposez-lui quelque chose de bien et il reconnaîtra tout.

– Non, doucement. Essayez de le calmer. Dites-lui que nous voulons tout savoir, depuis le début, comment il est arrivé jusqu'ici. Gagnez du temps. Moi je dois y aller, je serai de retour dans deux heures. Le magnétophone est allumé, vérifiez qu'il fonctionne de temps en temps. Ne l'éteignez sous aucun prétexte.

– Attendez, voilà. Il demande quelque chose, comment avez-vous enterré Azad ? Comment avez-vous enterré l'homme qui s'appelle Azad. Vous savez de qui il s'agit ?

– Demandez-lui qui c'est.

– Il dit qu'Azad est un ami. Il va se remettre à pleurer.

– Qu'est-ce que ça s'apitoie sur son sort. Ils deviennent de vraies couilles molles dès qu'on les attrape.

– Vous pensez qu'il est...

– Je n'en suis pas sûr. Peut-être. Même si on dit que les meurtriers s'apitoient sur leur sort comme des monarques déchus. Celui-là n'est pas comme ça.

M / Trêve de retenue

Je ne sais pas ce que tu as vu. Sabolščak, c'est une route avec quatre embranchements au nord, mais que seulement quelques kilomètres de flaques marécageuses séparent de la Mur. Du ciel, il ressemble sans doute à une chienne amaigrie qui a bu l'eau de la Mur, qui est morte et qui a étendu ses pattes vers la rivière. Une église au centre, quelques mémoriaux, une poste, deux cafés. Trois, si on compte le petit magasin avec des produits de tout genre qu'ils appellent le bazar. C'est le truc à l'entrée du village, une table en plastique ornées de bouteilles de bière et où trône occasionnellement un vieillard silencieux. Le sud mène aux montagnes, à travers quelques kilomètres de champs labourés. De jolies petites pièces de patchwork colorées qui cachent les trous sous terre. Ça aurait été une étendue parfaite s'il n'y avait pas eu ces cinq ou six collines tapissées de forêts, tu les as vues, elles sont disposées de façon régulière. Des petites collines artificielles, des haldes. Où avant se trouvaient les entrées des mines, c'est mon grand-père qui me l'a raconté. Là-bas, on n'aura jamais plus le droit de planter quoi que ce soit, le sol se détériore complètement. Essaye de passer à autre chose, toi, avec tout ça.

Après les mines, les gens se sont remis à cultiver les champs et à faire du vin, un peu de bétail, une scierie. Et après un demi-siècle d'extraction de charbon nous est resté Sabolščak qui a appris à vivre comme les mineurs. Silencieusement, le dos recourbé, à l'obstination infaillible. Les bâtiments de la commune aussi sont en charbon, trop grands ils attendent que le village s'agrandisse pour justifier leur présence, et oui... Bukov Dol.

Je ne sais pas si tu le savais, mais c'était un embranchement de Sabolščak où les mineurs Slovènes et quelques-uns de Hongrie vivaient. Des nôtres, au début, il n'y en avait pas beaucoup qui étaient prêts à aller sous terre. Bon dieu de bon dieu, qu'moi sous terre j'irai pas avant qu'j'meurs. Bukov Dol était donc un village d'étrangers, depuis le début. Mais ces étrangers-là ont arrêté de l'être, tu comprends. Soit ils sont rentrés chez eux, soit ils se sont mélangés à nous, à Sabolščak. Voilà, tu vois, on est là. Vers la moitié des années soixante-dix, les premiers Gitans se sont installés. Les Roms. Les Gitans. Quand je dis Rom, je vois un mot écrit. Quand je dis Gitan, je vois un type. Enfin, à l'époque, les Gitans non plus ne savaient pas qu'ils étaient en fait des Roms, mais à chaque fois que je prononce le premier mot, quelque chose me perturbe. Maintenant, tout le monde dit que c'est terriblement offensant, comme si toute cette colère allait disparaître une fois qu'on se sera tous mis d'accord sur le fait qu'il faut les appeler Rom. Toi, tu sais bien que si quelqu'un n'en a rien à faire c'est bien moi, moi je ne pense pas de mal d'eux.

On dit qu'il était question d'une petite famille. Le père, la mère et leurs deux enfants. Chassés à cause d'un genre de malédiction, ils ont trahi une de leur loi secrète, va savoir. Après quelque temps, deux autres familles sont arrivées. Trente ans après, à Dol, il n'y avait plus que des Gitans. Et ça s'est agrandi, il n'y a plus que des petites maisons le long de la route. Le village s'est étendu, mais il ne s'est pas rapproché de Sabolščak, ça ne s'est pas fait. Les deux villages sont encore séparés par quelques kilomètres de route, un virage et un bois et, avant que je n'oublie, toute une halde de choses qui n'ont pas été pardonnées.

Tu vois, le problème c'est qu'ils étaient censés rester pour toujours ceux qui avaient rempli le vide laissé par les mineurs. Sauf que personne ne leur a dit, et que de toute façon, ils ne l'auraient pas accepté. Tu t'imagines bien comment c'est pour les gens de Međimurje, qu'veulent juste pas que quelqu'un leur en veuille, comment c'est pour eux de voir ainsi les gens se claquer la porte au nez, les unes après les autres, pour toujours avec arrogance, tout ça comme si de rien n'était. Et qui te prouvent sans arrêt que la vie continue, même quand tu dépasses les bornes. Eux, ils disent ce qu'ils veulent, ils prennent ce qu'ils peuvent, ils n'ont peur ni de tomber ni des bruits forts, et nous, on devient de plus en plus aigris et fous. Et on a peur d'eux. Pas seulement du fait que quelqu'un plante l'un des nôtres au couteau, qu'ils nous infligent une injustice sans complexe... Enfin si, oui, ça aussi. Mais surtout parce que, malgré tout, ils nous ressemblent. Si tu regardes trop longtemps dans leur direction, tu risques de remarquer quelque chose de familier, quelque chose qui t'appartient. Imagine-toi l'horreur. On n'est pas pareils, attention, ne te méprends pas. Mais la plus grande des différences n'est pas quelque chose qui se voit, elle est dans les choses qu'on cache.

Les gens de Sabolščak ont appris à déplacer les angles morts dès leur plus jeune âge quand il est question des Gitans. Déjà, les enfants de Dol ne vont pas à l'école de Sabolščak mais à Vugrinovec, c'est comme ça depuis toujours même si c'est un peu plus loin. Et les enfants de Sabolščak ne parlent pas de Dol dans leurs rédactions, t'imagines. Pendant des dizaines de générations, dans les rédactions et les dissertations, on a décrit au moins toute la Terre, des pays lointains, la moitié de l'univers, la Mur a été retracée jusqu'à la moindre vague, mais personne n'a jamais écrit que le chemin le plus court pour y arriver à partir de Sabolščak passe par le Dol. Les gens qui ne sont pas d'ici ne comprennent pas que ce n'est pas que les enfants détestent les Gitans. C'est juste qu'ils ne savent pas écrire à propos d'eux. Pour ne pas les vexer. Ou pour ne pas avoir à mentir. En fait, c'est comme s'ils n'avaient pas les mots. C'est fou, non ?

Étant donné qu'enfant on nous a appris à détourner le regard, il ne nous reste plus que quelques détails en souvenir. Ils passent à vélo ou dans des voitures cabossées. Une fois par semaine, les femmes passent de maison en maison à vélo et mendient. Des petites boucles d'oreilles en or cachées derrière des cheveux gras. Des chaussures noires d'occasion avec des fermetures en métal et de la boue sur les pédales à vélo. Un pique-nique sur l'herbe du jardin de la paroisse et du centre commercial. Une moustache sur des peaux foncées. Ils demandent s'ils peuvent te prendre la vieille tôle qu'ils ont vu dans ton jardin. Et le petit tourbillon invisible qui reste dans l'air quand tu ne salues pas quelqu'un. Avec les

Gitans, il n'y pas de discussion. Ou tu te disputes, ou t'attends qu'une idiotie te fasse rire. Il n'y a pas d'autre possibilité.

Les gens de Sabolščak connaissent ceux de Dol, même les prénoms de quelques-uns. Mais il n'y a jamais eu de mélange entre nous. Enfin, mis à part mon cas, et quelques filles de Sabolščak provenant de familles problématiques. Il y en a deux-trois qui ont déménagé à Dol. Tu peux les voir sur le chemin de la décharge, elles giflent leurs enfants, les extirpent de leurs jeux sans jouets, quelques parts à côté des épaves de voiture. Pour elles il n'y a pas de retour, pour nous, elles sont devenues quelque chose de pire encore que... Pour nous, pour nous. Qu'est-ce que mes paroles sont abominables.

* * *

Comment on est ? Silencieux, réservés. Les gens de Sabolščak sont bizarres pour ceux des villages alentours. Les gens de Sabolščak, hehe, les gens de Sabolščak, hehe. C'est ce qu'ils disent. Étrangement sérieux. Et on ne se salue pas normalement.

T'vas nulle part toi, t'sais rien toi, dit l'un. L'autre répond : Toi, s'tu vas quelque part, tu bois deux binouzes, puis t'sais rien quand même.

Ou alors juste : Ça mord ? Et ça répond : L'brochet il pince, mais les autres poiscailles là, vite fait.

Toute notre vie on s'est mesuré les uns aux autres, le premier qui rit a perdu. Pour le moment on n'a pas de vainqueur.

Quoi d'autre ? On dissimule notre bonté. Personne n'a su qui déposait des sacs remplis de nourriture sur les poignées de porte des réfugiés de Bosnie tous les matins. C'est difficile à expliquer, c'est quelque chose entre une inappétence à se la péter et l'envie que la porte reste fermée.

Et peut-être encore plus important, on n'est pas tous copains mais on se serre les coudes. Ça pour le coup, c'est facile à expliquer. Ça, ça vient de la peur qu'il n'y aura personne qui creusera, même en vain, pour te retrouver si les profondeurs t'avalent. Il n'y a pas de lien qui soit plus fort.

Silencieux, donc, sérieux, plutôt réservés. C'est pour ça que tout le monde a été surpris quand la violence a éclaté justement chez nous.

Je ne sais pas quelle version tu as entendu, mais voici la mienne. Au printemps 2014, il y a donc un an, deux infirmières de Sabolščak sont venues dans le cadre d'une mission faire un cours sur l'hygiène et la santé dans la nouvelle salle de la Maison de la culture à Dol. Il n'y avait que des filles qui ont assisté au cours, tu comprends bien. Les hommes n'ont réagi que quand ils ont entendu qu'il avait été question de contraception et de planification familiale. C'est comme ça qu'un soir, une dizaine d'hommes est venue bloquer le véhicule des infirmières dans le virage du village. Ils leur auraient soi-disant juste dit de retourner d'où elles venaient, la voiture a accéléré vers la salle, a frappé Željko Kalanjoš, un trentenaire, et l'a propulsé dans le fossé. Certains disent qu'ils ont clairement entendu une des infirmières hurler :

– Putain de maudits de Gitans de merde. Faut les butter.

Elles se sont arrêtées devant la salle, Katica Tkalčec est sortie du côté passager, et ils ont bloqué la plus jeune, Tanja Jambrožić, de dehors. Une trentaine de personnes avait déjà détalé. Les hommes gueulaient de quel droit elles poussaient leurs femmes à avorter et à boire des pilules. Katica a commencé à se disputer avec eux. Certains soutiennent qu'elle criait qu'il y en avait assez que les Gitans ne fassent que picoler et se reproduire comme des rats. À un moment donné, Romano Kalanjoš, le fils de quinze ans de l'autre Željko qui a fini dans le fossé, s'est précipité sur Katica et lui a mis son poing dans la figure. Elle est tombée à genoux. Après coup, il s'est avéré que le choc lui avait éclaté le tympan. Tanja Jambrožić est passée du côté passager puis est sortie de la voiture. Après qu'elle a, elle aussi, reçu deux gifles et un coup de pieds dans le ventre de la part de Romano, le vieux chef du village, Milorad Bogdan, s'est approché et leur a ordonné de quitter le village. Elles se sont éloignées à pieds sur la route principale en essuyant les crachats de leurs cheveux et quelques minutes après, Bogdan leur a ramené leur véhicule de fonction et leur a dit que les siens se sentaient trahis et qu'il était mieux pour elles qu'elles ne reviennent plus jamais, car il ne pouvait pas garantir leur sécurité.

Après, à Sabolščak, on racontait que Martin Jambrožić, le mari de Tanja, n'avait pas dit un mot quand il a appris ce qu'il s'était passé. Mais moi, je sais ce qui arrive dans ces cas-là. Il a écouté les voix qui s'étaient installées en lui pendant des années.

– Qu'faut les faire flamber ces bâtards. Que j'les payerai pas mes impôts, qu'vaut mieux les foutre dans la poche des Gitans direct ! – criait la voix rauque de Marica de Ščuka à qui quelqu'un avait volé l'année dernière une tonne de pomme de terre, alors que Martin était en train d'enfiler sa combinaison pour aller au champs.

– Moi j'vais péter les dents à quelqu'un. Quoi, qu'on va faire tout l'temps semblant ? Pour qu'on s'fâche pas, t'sais, comment que c'est nous qu'on sait à Međimurje – bourdonnait la voix ivre d'Imbro. Lui, il s'est fait voler son canon à gaz pour chasser les passereaux des vignes. Il s'est posé dans la tête de Martin juste à côté de son oreille, du coup ce dernier a eu du mal à entendre son ami le policier lui expliquer au téléphone dans quelle maison vivait la famille de Željko Kalanjoš.

– Les vrais hommes ils s'occupent d'eux problèmes tout seul. Si t'attends la police, t'peux attendre longtemps – c'était la voix du vieux de Martin. Enfin, lui, personne ne lui avait jamais rien fait, il était rempli de haine parce qu'il avait compris depuis bien longtemps que les gens ne l'écoutaient que s'il était en colère.

– S'tu t'réveilles pas, toute ta vie on t'écrasera – tintait finalement une voix, familière à Martin uniquement et qui n'appartenait à aucun corps, une voix grave qui s'était installée dans l'ombre du ventre de Martin lors du nouvel an quand un ivrogne avait traité Tanja de grosse vache et l'avait poussée par-dessus une chaise. À ce moment-là, Martin avait essayé d'arranger les choses, il avait

demandé des excuses, résultat, il s'en est mangé une bonne devant la moitié des jeunes du village.

Cette nuit-là, il a déboulé à Dol avec trois autres personnes. Deux portaient des casques de moto et les deux autres portaient des casquettes et avaient des foulards sur la bouche. Ils avaient des barres de fer et des pieds-de-biche. Ils ont laissé leur voiture à côté de la route principale et ont déboulé dans la maison qu'ils ont reconnue grâce aux canapés difformes du jardin, qui en sont déjà à leur dixième vie, et se sont rués sur les gens dès le pas de la porte.

Le tout a été raconté à Sabolščak avec un mélange de désapprobation et de satisfaction. Bibijana Oršuš, une femme de cinquante ans, a fini avec huit dents cassées. Milan Kalanjoš, son concubin de dix ans plus jeune, a gagné dix points de suture sur le crâne et une côte fêlée. Valentino Oršuš, treize ans, a un hématome après avoir reçu un coup dans les testicules ainsi qu'une fracture de la clavicule car il a percuté la porte en fuyant vers la salle de bain. Son frère jumeau Renato est tombé dans le coma avant même que l'ambulance n'arrive à cause d'un traumatisme sur le lobe temporal de la tête et ne s'est réveillé que dix jours après. Les sœurs Milana, Darinka, Josipa et Ljubica étaient aussi dans la maison, mais ils les ont épargnées. Martin est le seul à avoir montré son visage. Il a enlevé son casque et les a frappés avec, puis il a craché par terre et s'est présenté en donnant son nom et son prénom avant de s'éclipser, du coup la police a toqué à sa porte rien qu'une heure plus tard, juste à l'aube. Les gens disent qu'il était habillé quand il a ouvert la porte et qu'il a dit : « Et alors y a quoi, on y va ? J'ai fait votre boulot, de rien. »

Quand ils lui ont dit qu'il s'était trompé d'adresse car Romano Kalanjoš, qui a collé une baffé à Tanja, dormait encore comme un ange quelque part deux maisons plus loin, il n'a pas réagi.

Pendant sa garde à vue, il n'a pas voulu trahir les autres, du coup la police est allée contrôler ses amis et ses cousins toute la semaine. En vain. Les gens de Sabolščak sont excellents pour garder les secrets.

C'était clair pour tout le monde qu'après ça plus rien ne serait pareil. La colère a commencé à se déverser d'un humain à l'autre et savoir qui trempait dans l'histoire et qui n'y trempait pas n'importait plus. Tous en faisaient partie. Le mal est une créature étrange, je réfléchis beaucoup à ça. Quand il se cache, on ne peut pas prouver qu'il existe. Lorsqu'il fait surface, il donne le la à toute chose. Quelque chose s'est mis en route bien avant nous et nous, nous nous retenons en silence, nous nous retenons toute notre vie. Nous savons que comme ça, tout fonctionne, du coup on apprend à nos enfants à continuer à se retenir comme nous. Mais on s'épuise, car la paix n'est pas notre état naturel. Est-ce que tu as déjà ressenti ce soulagement étrange lorsqu'une poussée de violence survient ? Alors ? Je pense savoir d'où ça vient. À ce moment-là, on obtient l'autorisation d'arrêter un peu de se retenir, de se reposer. Peut-être qu'on croit aussi qu'avec la

violence quelque chose finira par se régler. Et c'est à ce moment-là que ça se déverse, comme à Sabolščak.

J'avais espéré qu'à cause de tout ça, mon piteux retour finirait par passer inaperçu. Et que je pourrais me raccrocher et empêcher ma chute. Alors qu'en fait, je n'ai pas eu le choix. Aucune des personnes concernées ne l'a eu. Si au moins les gens pouvaient comprendre ça, on se pardonnerait plus facilement.

Là-bas, tu ne peux pas être n'importe qui, la situation est claire. Tu peux être l'un de ceux qui ont sombré dans le désespoir et dans l'amertume, de ceux qui veulent se venger, de ceux à qui ça ne fait ni chaud ni froid, de ceux qui creusent. C'est juste que, franchement, c'est comme s'il n'y avait jamais eu de ceux qui voulaient tout simplement vivre. Je suppose que ces gens-là arrivent en dernier.

N / Hatamah

Il dit qu'il est parti... *rabii athani*, ça devrait être... j'écris avril deux mille quatorze, mais je vais vérifier. Il a trente-cinq ans. C'est un maçon, il dit qu'il travaille aussi dans un musée. Il ne faut pas le prendre au pied de la lettre. Ils mentent pour avoir plus facilement le droit à l'asile. Ils se disent médecins, architectes, ingénieurs en physique.

Il reste enfin assis tranquillement. Il faisait les cent pas, il se cherchait une contenance. Il demande un verre d'eau, puis une cigarette. Il a du mal à supporter les endroits clos. Il s'appelle Nuzat, ça non plus ce n'est peut-être pas vrai. Il dit que c'est un *Maslavi*, c'est... quelqu'un de Mossoul. D'après son nom de famille, je dirais qu'il est kurde, il n'est sûrement pas arabe. Il a du mal à parler. Il n'arrête pas de parler de sa femme et de ses fils puis il s'effondre de nouveau.

L'homme qui l'a aidé à s'enfuir s'appelle Hasan al-Hamdani. Je vous conseille également de ne pas le prendre au pied de la lettre.

Ils étaient assis dans la cuisine, sa femme, Dilara, était dans la chambre à coucher avec les enfants. Il dit que son cœur s'est arrêté lorsqu'il a sorti une boîte en plastique du tiroir où se trouvaient toutes ses économies. Tout tenait dans une boîte à fromage en plastique.

Hasan lui dit : « C'est bien que tu partes. Tous ceux qui le peuvent devraient partir. »

Theki, il dit ça pour Hasan. Ça veut dire « fanfaron », quelqu'un qui te prend de haut.

Ces deux-là se connaissent d'avant, ils ont travaillé ensemble. Et maintenant ce fanfaron essaye de le convaincre, comme si ce n'était pas clair pour tous les deux qu'à trente-cinq ans, on n'a plus de deuxième chance, pas à Mossoul, pas lorsqu'on est accusé d'être du mauvais côté.

* * *

Je lui remets presque toutes mes économies, la main lourde, si lourde, mon frère. Dans le quartier quelqu'un venait juste de sortir le naan du four, faisant du quartier son propre vestibule. L'odeur du beurre, de la farine et du retour est granuleuse, tu sais, elle est

réconfortante. Et moi je suis assis et je me résigne à l'idée que je ne goûterai plus à rien de tout ça de sitôt.

* * *

Je lui ai demandé pourquoi il a dû partir. Il divague. Il a mentionné plusieurs prénoms. Il dit qu'un ami d'enfance avec lequel il affûtait des couteaux dans les rues du coin l'a invité à une espèce de réunion. Il parle de façon décousue. Qu'il ne sait rien à propos de l'arme, qu'il n'a rien vu et comme s'il avait besoin de ça dans sa vie. Le même jour, le soir, des gens ont déboulé chez lui, ils ne se sont pas déchaussés, perquisition, Dilara pleure et garde les garçons. Ils ne retrouvent rien et du coup, ils embarquent Nuzat.

Il ne le dit pas clairement, mais je suppose que les Kurdes de la ville ont essayé de s'organiser lorsqu'ils ont entendu que Daesh arrivait. Je ne sais pas à quel point vous avez besoin du contexte, je peux vous envoyer quelques liens, mais voici une version courte, pour que vous puissiez comprendre. En gros. Les Américains ont débusqué Saddam, dissous l'armée nationale composée de quelques centaines de milliers de personnes. Ils s'attendaient à ce que, j'imagine, les gens se rangent et deviennent boulangers, serveurs et agriculteurs. Ils finissent par vraiment se ranger et partent à la recherche d'une nouvelle guerre dans le voisinage. Ils savent où ils peuvent se cacher, où se trouvent les armes, ils savent s'organiser. Ils s'attaquent à tout le monde, et puisque la majorité est sunnite, le reste du monde pense que là est la raison. Alors que non. Les Kurdes aussi sont sunnites et ils sont quand même une cible, coupables de tout. Les Kurdes ont une espèce d'autonomie au nord, avec une armée et tout, mais Mossoul n'en fait pas partie. Mossoul est en majorité arabe.

* * *

Hasan me dit comme l'Europe est merveilleuse.

– Bientôt tu seras loin d'ici, et dans un an ou deux, tu reviendras comme un homme, un bon Français, riche, en pantalon blanc. Ici, tu resteras sans emploi – c'est ce qu'il me disait. – Ceux pour qui tu as cravaché comme un chien t'écraseront, mon frère, jusqu'à qu'il ne reste plus rien de toi. Que vaut donc l'argent quand il est question de ta propre vie ?

* * *

Il est en colère, il est concentré sur cet homme. Les Arabes donnent trop de leçons, *theki, theki*. Mais tout le monde lui donnait des leçons ces jours-là, il dit que ça lui a fait du mal, ils s'adressaient à lui comme à un enfant.

* * *

Dans le quartier, tout le monde a tout de suite su qu'ils étaient venus me chercher, ils m'ont fourré dans la voiture comme un chien. J'ai juste réussi à crier à Dilara de partir chez son frère avec les garçons.

Ils m'ont emmené vers l'ouest, près d'un vieil élevage de volaille. Une cave et une chaise juste pour moi. Après le premier coup reçu, je ne pouvais plus respirer, après le deuxième, j'ai fait dans mon pantalon. Je ne comprenais pas ce qu'ils me demandaient, il y avait quelque chose à propos de la dernière fois qu'un certain Saman aurait été vu en ville, quand est-ce qu'il sera de retour et si l'on attend la réception d'un certain paquet sous peu. Je n'ai pas su quoi répondre.

Après ça, j'avais chaque jour de moins en moins de voisins et de plus en plus de conseillers. Ils me chuchotaient avec bienveillance qu'il serait mieux pour moi de lever l'ancre. D'un coup, je n'étais plus Maslavi, ni musulman, ni le maçon qui a posé au moins une brique dans la plupart des rues de l'est de Mossoul. D'un coup, j'étais avant tout un Kurde. Ça voulait dire que j'étais en danger.

* * *

Il parle vite, je ne vais pas pouvoir traduire ce passage. En gros, le jour suivant, il a appris que cet ami qui avait organisé la réunion avait été tué, devant ses filles, puis son frère, juste comme ça, en plein milieu de la rue.

Il répète que la moitié de Mossoul le connaît en tant que constructeur. Il exagère sûrement.

* * *

Je raconte à Hasan que je ne sais pas qui m'a frappé. Il souffle de colère, maudit les Afars qui se sont installés dans les banlieues ces dernières années. Il dit que quelque chose de gros se prépare. Qu'il ne s'en réjouit pas, même si ça ne le concerne pas vraiment, en revanche moi ça me concerne considérablement, car je suis ce que je suis. Sadiki, ahi – c'est comme ça qu'Hasan finissait ses phrases ; mon ami, mon frère. Quand un Arabe t'appelle « mon frère », tu peux être sûr d'avoir des ennuis.

– Le fait qu'ils t'aient pris tes papiers ne veut pas dire qu'ils veulent que tu partes. Tu comprends ? Toi et... les tiens. Mossoul ne sera jamais comme vos villes du nord. Ce n'est pas contre toi, je te connais depuis l'enfance...

J'ai levé la main, furieux. Pas un mot de plus. J'ai sorti l'argent de la boîte, j'ai compté 5 800 000 dinars très exactement et les ai poussés devant lui.

* * *

Remarque : il s'agit de cinq mille euros, environ. Je vérifierai.

* * *

Il recompte, prend la moitié. Je prendrai l'autre moitié avec moi, pour le passage de la frontière. Je range le reste dans la boîte, Hasan me dit que pour deux millions de plus j'aurais le droit à un traitement spécial, jusqu'en France : je recevrai la nourriture le premier, je choisirai mon lit le premier. Que je dise juste qu'Hasan al-Hamdani m'envoie. Je lui dis que je dois garder de l'argent pour acheter des chaussures à mon fils le plus âgé. C'est un gentil garçon, il ne mérite pas de marcher avec des chaussures trouées.

* * *

Il pleure de nouveau. Il dit qu'il n'a pas mérité ça. Tout le monde sait quel genre de travailleur il est, il a construit des maisons à Kazah et à Kulan Tapah, il mentionne encore quelques endroits, à côté de Mossoul sans doute, on pourra vérifier plus tard d'après l'enregistrement.

Il parle de Jahannam, mais il emploie un autre terme pour parler de l'enfer, *hata-mah*. Ça veut dire... quelque chose comme... Quelque chose qui se désintègre. Qui se décompose en petits morceaux.

Il est très contrarié, je dois m'asseoir près de lui pour ne pas qu'il se cogne la tête contre le mur.

Il répète encore un autre mot, *tafakek*. Détruit. Je lui demande qu'est-ce qui s'est détruit. Il dit que deux images dans son esprit se sont détruites. L'image de l'endroit d'où il est parti. Et l'image de l'endroit où il allait. Il dit qu'on n'est pas perdu quand on a au moins une des deux.

Je lui demande s'il veut que j'appelle un médecin, s'il veut quelque chose pour se calmer. Mais il se calme, il est en colère contre ce Hasan.

* * *

– S'ils t'attrapent, tu devras dire que tu t'es enfui de toi même. Tu ne me connais pas. – C'est une menace, il n'a même pas besoin de regarder vers la chambre. – J'ai fait en sorte que tu ne passes pas par l'Albanie – rajoute-t-il, puis il se rend compte que je ne sais pas ce que ça veut dire.

– Les gens disparaissent là-bas, Nuzat, ils sont tués et leurs organes sont revendus aux riches farangs malades.

– Promets-moi juste encore une fois qu'on ira par le continent – j'ai peur de la noyade, des grandes vagues noires pendant la nuit. Je n'ai vu la mer qu'à la télévision et dans de mauvais rêves.

* * *

Il répète encore la même histoire, Alah, Bervan, Dara, les gentils enfants, Dilara est une bonne femme.

* * *

Hasan part, je reste assis seul dans la cuisine, je n'ai plus de force pour appeler Dilara et les garçons. J'entends pour la troisième fois ce soir-là une chanson d'Ayada Husain en provenance d'une fenêtre, derrière la maison. Elle chante à propos des collines noires et lointaines et des gens simples.

Mes pensées sont infernales. En France, il pleut tout le temps et tout le monde a des chaussures propres. Les collines sont les vagues de la terre.

Je ne suis même pas encore parti que l'image dans ma tête commence déjà à disparaître. Les vagues vertes de Tigris et les murs brillants de la mosquée de Niridin ont commencé à s'estomper. Les miséreux à la peau halée qui regardent à travers les ouvertures sans fenêtre et qui se disputent sur le marché avant sa fermeture se sont apaisés. Et l'odeur de Dilara, tout s'est envolé loin dans un oubli lointain.

Les images ont disparu, les odeurs, les caresses et les sons ont disparu. Ce que je suis en train de raconter ne sont pas des souvenirs, ce sont des mots vides, tout ce qui est en vie et tout ce qui est réel s'est évanoui à cause d'eux.

Cette distance est maudite, que m'a-t-elle fait pour que j'oublie ainsi.

M / Le temps qui bégaie

Au centre de l'attention se trouvait donc quelque chose de tout à fait différent, mais tout ce qu'il faut savoir à mon propos m'attendait à Sabolščak. Milena Muriša née Lovrek, de soixante-quinze, s'est mariée à Mihovljan, douze ans de mariage sans enfant, mise en examen il y a un an et virée de la banque.

C'est une bonne histoire, dans les villages, les gens aiment quand quelqu'un avec des études se casse la gueule. Le fait que ce n'est pas *moi* qui ai fini mis en examen, que ce n'est pas *moi* qui ai accordé les crédits importait peu. Moi en fait, j'ai participé à l'enquête, mais ça aussi ça importait peu puisqu'une rumeur comme quoi j'étais au courant de tout et que je n'avais voulu que sauver mes fesses a éclaté. Plutôt que de la fermer et de baisser la tête, j'ai porté plainte contre la banque pour avoir une indemnité de licenciement et j'ai obtenu un accord. Après ça... tu ne peux même pas imaginer à quelle vitesse les gens ont commencé à disparaître. Des collègues pour lesquels je sais qu'ils ont magouillé, ceux-là se sont éclipsés en premier. Et une grande majorité du reste ne voulait plus être vue avec moi. Les gens ont oublié que pendant quarante ans, on n'a entendu parler de moi qu'en bien ou pour des choses inintéressantes. Alors qu'ici, normalement, on pardonne tout à ceux-là – les gens biens et inintéressants. Et à ceux qui n'ont pas eu le choix.

Quelque part le long du chemin, j'ai aussi mis un terme à mon mariage qui ressemblait à une tambouille froide faite de ses attentes et de mon mépris, à une sorte de pacte angoissant de non-agression. N'attends rien de moi et je ne me plaindrai pas, quelque chose comme ça. Je vais te dire sincèrement : le fait qu'il a parfaitement été prêt à mettre fin à la chose m'a profondément blessée, même si c'est moi qui ai tout déclenché. Qu'est-ce que tu veux que je te dise, ça fait longtemps que je ne l'aime plus, mais ça fait mal. Il aurait pu dire : allez, on les emmerde tous bien profond, on va s'en tirer, on se serrera un peu, et puis ce qui devra arriver, arrivera. Mais il ne l'a pas fait. Et bah va te faire voir.

Au village on raconte même que j'ai agressé physiquement la nouvelle chérie de mon mari, en pleine journée, ce qui est complètement faux. Et que je suis de retour à Sabolščak parce qu'ils m'ont dégagée de ma chambre de bonne à Čakovac parce que je ne payais pas le loyer, ce qui est complètement vrai.

On raconte aussi à quel point j'étais une pute. Tu connais la station essence, celle qui se trouve à la sortie de Čakovac vers Šenkovac, Mobenz. Eh bien, j'ai

négligé le fait qu'à cet endroit, il vaut mieux finir les choses, surtout ne jamais les commencer. Mon dernier vendredi passé au travail, j'ai commencé à boire là-bas et je me suis réveillée le lundi matin dans l'appartement de quelqu'un qui n'a pas réussi à tenir sans s'en vanter.

Mais tu vois, le renvoi, le divorce, les cuites et le sexe avec des inconnus, tout ça est normal dans ce beau Međimurje. Rien de tout cela n'est scandaleux et personne n'en parle haut et fort temps que tu te tiens droite et que tu fais comme si tu n'en avais rien à faire. Mais moi je n'ai pas pu.

La propriétaire de la chambre de bonne est venue un matin accompagnée d'un type que je connaissais en tant que videur dans une boîte. On s'est fait signe. Bien ou bien ? C'est inhabituel de voir un videur à la lumière du jour. Ils ont l'air éteint et vieux. Cette truie avait décidé d'en venir aux mains pour m'expulser. Étant donné que pendant ces six mois-là je n'avais pas déballé mes affaires comme il se doit, j'avais l'air d'être prête à partir. Le plus drôle, c'est que j'avais l'argent pour la payer, mais je n'en avais pas envie. J'ai payé le premier loyer à temps, elle a dû me rappeler à l'ordre pour le deuxième. Elle s'est comportée envers moi comme une idiote et du coup... depuis ce moment-là... il était hors de question que je la paye avant qu'elle ne me présente ses excuses. Et elle ne l'a pas fait, du coup, moi non plus.

À ce qui paraît, elle avait aussi appelé mon frère car il est arrivé pile au moment où la discussion embarrassante commencée sur le pas de la porte avait perdu tout son sens et quand je n'avais en tête que le fait que j'allais lui en coller une. Dans sa tronche de justicière. Je n'ai pas levé la main sur qui que ce soit depuis le collègue, enfin, vraiment frapper quelqu'un. Pour elle, ça vaudrait le coup de rompre le jeûne.

Mon frère sortait mes sacs plein de vêtements tout en baissant les yeux. Il faisait semblant de siffloter une mélodie incertaine. Il y avait des excuses muettes et de la honte en lui. L'angoisse m'a envahie lorsque j'ai compris que les excuses m'étaient adressées à moi et non pas aux gens qui m'ont vue toucher le fond. Il avait un plan pour moi, et je me doutais que c'était en lien avec notre vieille maison à Sabolščak.

Et sinon, notre jardin te plaît ? Génial, hein ? C'est fou comment quand tu n'as pas d'idées, tu peux tout recouvrir avec des pavés. Tu n'as plus besoin de tondre l'herbe, et puis mis à part ça, ça crée l'illusion que le sol est plus ferme qu'il ne l'est réellement dans notre petit village. Il y a toujours de l'ombre dans le jardin car il est cerné de béton sur trois côtés. Comme les anciennes maisons de nobles à trois ailes. Quelqu'un de très optimiste s'est dit qu'un jour nous vivrons tous ici comme une grande et heureuse famille. Mon frère me ramenait vers l'aile droite, il s'agit d'une partie plus allongée sur deux étages, lieu où j'ai vécu la plus grande partie de mon enfance. Pile en face se trouve une maison à un étage, dont ils ont oublié la fonction et qui sert du coup de dépôt. Et dans la maison de plain-pied dans l'aile droite vivait encore, comme si cela m'avait étonné, Japica, mon grand-père Rudolf.

Prendre soin de Japica est devenu le devoir de mon frère et de sa femme pour la simple et bonne raison qu'ils vivent à Sabolščak. Moi j'ai compté pendant des années sur le fait que cette histoire se règle d'elle-même avant que quelqu'un ne me demande quoi que ce soit, je suis vraiment dégueulasse. Mais, à Međimurje on dit : C'est qu'on finit tous par l'avoir dans le fion.

Mon frère est resté silencieux tout le long jusqu'à la pancarte à l'entrée au village, puis il a inspiré et catapulté son plan en un seul souffle. Je vais vivre là-bas le temps que les maisons sont en rénovation. Je ferai attention à ce que Japica ait à manger, qu'il soit plus ou moins dans du propre. Et je surveillerai les ouvriers. Le parquet, les murs, l'eau, le gaz, le toit, ça avait l'air d'être un plan sur plusieurs années. Mais c'était le seul où je figurais, alors je ne me suis pas trop plainte. À la fin, on vendrait les maisons, mettrait Japica en maison de repos, et moi, j'irai où bon me semble avec ma part de l'argent.

C'est ce qu'il a dit. Vas où tu voudras.

Ne reste juste pas à Sabolščak, j'ai honte de toi – ça c'est ce que, moi, j'ai entendu.

– Japica, il vit dans sa baraque, toi t'as la tienne. Tu lui fais à bouffer, tu le décrasses et c'est tout. T'as ta vie, tu t'en cognes – disait-il, comme si j'avais le droit de changer d'avis.

– Comment il va ? – ai-je demandé.

– Il a déjà viré trois ouvriers. Il dit qu'ils puent et qu'ils volent. Il a balancé une casserole sur le dos du maçon. Après il dit qu'il s'excuse, mais putain tout le monde s'en fout. Les peintres arrivent lundi. Milena, je donne la thune, mais toi tu dois t'occuper que tout se fasse, tu comprends. Toi, Japica, il t'aime, toi, il t'écouterait.

Je n'ai pas pu retenir mon sourire à cause de la dernière phrase. Japica a toujours été légendaire. Il était, comme un vrai mineur, rude et grossier, mais toujours tendre avec nous, les enfants. Comment il te racontait l'autre blague sur Titele et Jatele¹, celui-là ! Il me gardait quand j'étais petite parce que mes vieux étaient au travail, mon frère au lycée et mamie était déjà morte de la goutte. Et il était génial. C'est vrai que toute ma vie, j'en ai vu défiler des toilettes d'homme pleines de photos obscènes avec des taches jaunes et que j'en ai vu défiler de ses acolytes qui pouaient la bière, mais à ses côtés je suis devenue... S'il y a de l'endurance en moi, c'est à lui que je le dois. J'étais une enfant provocatrice, avec moi ça ne rigolait pas. Je vais te montrer une photo du CP, attends que je la trouve. Le petit garçon avec la barrette c'est moi. Cheveux courts, en épis comme des antennes mais propres, le jean trop grand de mon frère et une énorme croute sur le coude. Cicatrice de bagarre entre l'humain et l'asphalte. Je regarde vers quelqu'un qui se trouve derrière la caméra et je me prépare à crier. Me voilà, cher monde, si tu ne le savais pas, c'est moi l'enfant qui apprend aux autres enfants à dire des gros mots. Car mon Japica est légendaire.

Il m'appelait rarement par mon prénom car il ne s'en rappelait que de temps en temps. Ça lui arrivait de m'appeler Vučko car j'avais un pyjama à son effigie. Ce

¹ Farce qui consiste à pousser son interlocuteur à répondre par *Jatele* (fr. moi le veau).

qui ne veut pas dire qu'il ne m'aimait pas, bien au contraire. On était très proche l'un de l'autre jusqu'à ce que son frère avec lequel il ne parlait pas depuis des années ne meurt. J'étais déjà au lycée. Ça a été beaucoup plus difficile pour lui que quand mamie est morte ou encore après, quand son fils est mort, mon père. Il s'est perdu et il ne remontait à la surface que de temps en temps. Le temps d'un moment, il redevenait notre bon vieux Japica, mais la seconde d'après, on entendait à travers lui un homme en colère sans raison apparente. À la fin, il était vraiment question de deux grands-pères. L'un est méfiant et se souvient de tout en détail.

– J'avais confiance, mais vous m'avez entourloupé. Vous m'avez vendu le vignoble. Vous auriez dû m'tuer direct.

L'autre est conciliant et gentil. Et plein de remords, d'une certaine façon, mais il ne se souvient de rien de ces dix dernières années.

– Moi j'aimerais bien saluer les autres et faire la paix. Vingt-cinq ans que j'ai pas parlé avec mon frère. Puis l'est mort.

Il s'est laissé aller, il se rasait toutes les deux semaines, portait les mêmes vêtements pendant cinq jours, il sentait mauvais. Il avait du mal à voir, mais il refusait de porter des lunettes. Il les portait uniquement quand il pensait que personne ne le voyait. Il pouvait faire semblant de lire les journaux devant nous pendant des heures. Qui sait quel genre d'informations il s'inventait, dans sa tête.

– T'peux rien lui dire – on avait capitulé, les uns et les autres, tout en nous lavant de nos responsabilités. Lui et moi, nous sommes devenus des étrangers. Seul l'amour est resté, mais envers le Japica de mon enfance. J'ai compris ça quand mon frère l'a attaché dans le jardin et quand je l'ai vu. J'ai admis le fait que je ne suis pas le moins du monde en état de faire face à son pluralisme.

Il était assis sur ses marches et fumait. Un petit poussin déplumé et engourdi de quatre-vingt-dix ans. Ses entrailles se devinent à travers sa peau jaunâtre, tout se mélange arbitrairement comme dans un sac en plastique. Le cartilage, les veines et les tendons claquent, sautent et clappent lorsqu'il bouge. Il a hoché de la tête et s'est traîné jusqu'à nous le temps qu'on sorte les affaires de la voiture.

Mon frère a branché la télévision, vérifié si elle fonctionnait, et m'a promis qu'il m'installerait internet dans quelques jours. Pendant une demi-heure, il a encore vissé quelque chose sur le chauffe-eau dans la salle de bain puis a annoncé que je pouvais désormais cuisiner et me laver. Le frigidaire bourdonnait déjà, la femme de mon frère l'avait déjà rempli de choses qui se périment. Elle avait vraiment hâte que quelqu'un la dépêtre de Japica.

Avant qu'il ne parte, je lui ai demandé qui venait lundi très exactement.

– Štoplinof Drago, l'peintre, tu l'connais. Et Sandi, il travaille avec lui.

– Il vient d'où ce Sandi ? – ai-je demandé. Enfin tu vois, s'il faut faire la discussion, que j'ai pas l'air d'une idiote.

– D'Bukov Dol – dit mon frère. – Mais c'est un bon gars, pas comme les autres gitans. Il travaillait avant comme mécanicien et dans le bâtiment chez Campijovaj.

C'est à ce moment-là, ma chérie, que j'ai entendu parler de lui pour la première fois. Ça a été une sensation étrange, je me souviens. Le temps parfois bégaye et du

coup tu devines brièvement que quelque chose n'est alors que sur le point d'arriver. Comme si quelqu'un voulait te dire : bientôt toute ta vie va basculer.

Putain, je n'avais encore besoin que de toi, je me suis dit, à moitié désespérée, à moitié heureuse. Heureuse, comme si je l'avais déjà en moi. Désespérée, comme si je le regardais déjà en sang devant moi.

N / Lieu changeant

Ça fait déjà dix minutes qu'il chante. Ça aurait été difficile à supporter même s'il chantait juste. Là d'où il vient, il ne peut pas exprimer ses sentiments. C'est sans doute pour ça qu'il chante, il ne sait pas dire autrement qu'il est misérable.

Ses chansons sont vraiment pourries. La plupart du temps, on y prie sa mère d'arrêter de pleurer et son père de pardonner à son fils son indocilité. Les temps sont rudes, les villages brûlent, les jeunes meurent, les filles rejoignent leurs mères en larme.

Celui qui chante est comme une colombe, il observe celle qu'il aime des hauteurs, son corps magnifique, ses yeux noirs, son bandeau dans les cheveux. Ou alors, il est une bougie, il luit dans la nuit avec sa bien-aimée. Il se consume jusqu'au petit matin et lui dit « adieu » en fumée.

On ne parle jamais de sexe. Le chanteur pleure car un autre a déposé sa tête sur la cuisse de sa bien-aimée. Toute la nuit. Puis lé lé et wey wey, c'est ce qu'il répète. Il marche dans la rue et crie son nom. Tout le monde voit qu'il est devenu fou et il demande pardon à sa mère qui est triste et à son père qui est en colère. Dans ces chansons, dieu est un chamane, il est généreux. Le monde est cruel car les gens se punissent eux-mêmes, à cause d'idioties, à cause de l'amour.

Je lui propose une cigarette, je lui répète qu'il est en sécurité. J'essaye plusieurs fois de le couper et de le pousser à parler. Je réussis en lui demandant ce que l'on emmène avec soi pour traverser la moitié du monde.

* * *

Au début j'avais un sac un peu plus grand et un, un peu plus petit. Deux litres d'eau, des amandes dans un pot, des lames de rasoir, je n'ai pas pris de mousse. J'ai mis autant de chemises qui pouvaient tenir, la plus belle au fond, que je puisse m'habiller dans du propre une fois arrivé chez mon oncle à Calais. Encore deux paires de pantalon, j'ai rempli les côtés avec des slips et des chaussettes. En haut j'ai mis des conserves, une dizaine de chocolat, un spray contre les moustiques.

* * *

Il a aussi mis une serviette avec laquelle il nettoiera ses chaussures. Il trémule de rire et à cause de sa toux. Tu te rends compte de quoi se préoccupait le gars ! En France, ils ont tous des chaussures propres.

Je lui demande ce qu'il pensait encore de la France. Il me dit que l'idée qu'il se faisait de l'endroit où il se dirigeait changeait. Avant qu'il ne se mette en route, il

se voyait uniquement en train de poser ses sacs par terre, enlacer son oncle et il faisait nuit. C'est tout. Il ne pensait rien de bon de cet endroit, il y fait froid et c'est un lieu étranger. Là-bas les gens mangent souvent seuls.

* * *

Je ne suis jamais allé plus loin que Tirik, qu'est-ce que tu veux que je sache de l'Europe.

Tout le monde a un emploi, tout le monde travaille dans des bureaux. Je n'ai jamais compris qui construisait les maisons puisque tout le monde travaille dans des bureaux. Les femmes travaillent comme des hommes et elles s'habillent de façon osée. Les gens ne fondent pas de famille. Il n'y a personne pour mettre des enfants au monde. Nombreux sont ceux qui avalent des pilules. Quand tu ne peux pas dormir tu en prends une, quand tu n'arrives pas à être heureux tu en prends une autre. Et ils n'aiment pas les étrangers, ça je l'ai entendu dire par beaucoup de gens, surtout les musulmans. Pour ça aussi ils vont inventer une pilule.

Mais l'endroit où je voulais arriver, au début... juste mes sacs par terre, la nuit, une longue étreinte, ma chemise propre. Je croyais que le reste du monde finirait par éclore de ces détails.

Cette nuit-là, je me suis faufilé en dehors de la maison sans dire au revoir. Dilara expliquera tout aux garçons. Je n'ai pas réussi à me défaire du sentiment que quelqu'un était quand même réveillé, et qu'il m'observait en train de partir. Ni Dilara, ni les fils... Toute la maison était comme surélevée, comme une barque de laquelle tu te jettes. Elle grince et retourne à son état d'origine. Elle te dit que tu as été ici temporairement. Imagines-toi cette tristesse. Tu quittes tout ce que tu aimes le plus et on dirait que tu y étais de trop.

Al-Džadida est pleine de couleurs. Dans ma rue, les Arabes étaient les plus nombreux, moi, Kurde depuis peu, Dilara, Turkmène et encore une autre famille kurde. La plupart du temps on fait attention les uns aux autres. J'ai mon quartier dans les tripes tout le temps jusqu'à ce que la voiture d'Hasan ne disparaisse derrière le coin de la rue, vers Alkarami. On passe à côté du centre commercial Al-Jakuta. Je regarde les réclames, cette nuit-là, elles ne s'adressaient qu'à moi. Sur l'une d'entre elles se trouve une photo d'un coureur, sa piste disparaît dans le désert. En dessous d'elle, des slogans en arabe et en anglais. There is no finish line. Je le lis à haute voix, Hasan me regarde avec étonnement.

L'endroit où je voulais alors arriver a désormais une sorte d'escalier en bois sur lequel je suis assis, je ne dérange personne et j'appelle à la maison. Personne ne s'étonne en m'entendant, personne n'entend que je mens.

On tourne à droite derrière la station essence à Karaahij. Il y a un bar en plein air, un sol en béton, des chaises empilées dans le coin. Au-dessus des tables le linge sèche, des chaussettes et deux maillots de foot

d'enfant. Vodafone et Unicef émergent de l'obscurité, je sais que ce sont de bons clubs. Je salue Hasan, je reste seul. Je ne vois personne et la panique s'empare de moi à l'idée qu'il m'aurait trompé. Mes yeux s'habituent rapidement à la pénombre et j'aperçois deux personnes assises en train de fumer. L'un d'entre eux me fait signe de la main : assieds-toi, attends.

Deux femmes adultes sont d'abord arrivées, elles sont restées debout une dizaine de mètres plus loin, puis un homme, puis une femme avec un enfant, puis de jeunes hommes. Après une demi-heure, une vingtaine de personnes se sont rassemblées. La majorité était des hommes, de mon âge ou plus jeunes. On est loin les uns des autres, juste pour ne pas avoir à s'échanger les fausses raisons de notre fuite. Ça se voit sur nous que nous n'avons jamais voyagé. Si ça avait été le cas, on n'aurait pas dépensé notre énergie à se tenir droit. Et on aurait été plus habiles avec nos sacs.

Un des deux hommes de la pénombre se lève, il dit que les camionnettes arrivent, que l'on ait toujours de l'eau avec soi, que l'on cache tout ce qui brille, surtout quand on passera la Turquie à pieds.

– Le mieux c'est que tu jettes tes papiers. S'ils ne savent pas d'où tu viens, ils n'ont personne à qui te rapatrier. S'ils t'attrapent, donne-leurs un faux prénom.

* * *

Il m'assure qu'il s'appelle Nuzat Barzani. En ce qui me concerne, je ne donne pas ma main à couper qu'il soit Kurde. Peut-être qu'il pense que les occidentaux ont plus de pitié pour les Kurdes.

* * *

Je commence à discuter avec un jeune Arabe, il fait des études pour devenir dentiste. Il m'a dit que la France et l'Allemagne donnaient mille euros à tous ceux qui viennent d'arriver.

– Je ne pense pas que ce soit le cas pour les maçons – lui dis-je. – Même si je pourrais leur être un très bon maçon. Qu'est-ce que ça peut faire si c'est une maison française ou iraquienne.

– Une dent française ou iraquienne, c'est la même chose – dit le jeune.

On s'assoit l'un à côté de l'autre dans la camionnette. Je lui raconte les raisons de ma fuite. Il me dit qu'il est désolé et qu'il est en colère tout comme moi. Il reste plongé dans ses pensées et dit :

– Moi je pars changer ma façon de vivre. Et toi, toi tu pars changer ta façon de mourir.

– Tu n'es pas dentiste toi, tu es sage ! – je ris. L'endroit où je voulais arriver a alors gagné un futur dentiste, on fait attention l'un à

l'autre. Si c'est vraiment le cas, je peux vivre sans escalier en bois et sans chemise propre.

Je lui dis que je vais rejoindre mon oncle. Je ne lui dis pas que depuis la tuerie je n'ai que lui, après al-Anfala. Les Maslavi ne savent rien de ça, ou alors ils ne veulent pas savoir. Je dis juste que mon oncle m'a retrouvé à travers une boîte française qui s'occupe de chercher les gens à travers le monde. Il m'a appelé il y a environ cinq ans. On s'est demandé l'un l'autre ce qui était arrivé aux autres et la discussion s'est arrêtée là, puis nous avons parlé des enfants. À la fin, on n'a fait que se répéter nos prénoms. Nuzat, Keko, Nuzat, Keko. Il m'a dit de venir, d'amener la famille. Ici il fait bon vivre, Nuzat. Et moi, j'ai attendu, et attendu, jusqu'à ce que ma ville ne me tourne le dos. Ce n'est qu'à ce moment-là que je l'ai appelé, alors que je n'avais plus où aller. Je lui ai dit que j'arrivais, que j'étais désolé, que je ne le dérangerai pas longtemps. Il s'est égosillé que tout le monde m'attendait avec impatience, alors que moi je me disais qu'on ne s'était vu qu'une seule fois dans la vie. Personne n'attend un étranger absolu avec impatience.

Le dentiste m'a demandé pourquoi je n'allais pas au Kurdistan, ou dans le camp de réfugiés pour les Kurdes à Kavergosk, sur le chemin pour aller à Arbil. Il a entendu dire que c'était bien, qu'on y filtrait l'eau, qu'il y avait un médecin, un dentiste, un frigidaire. Tu serais parmi les tiens, dit-il. Il ne pensait rien de mal, je le sais, mais la colère s'est emparée de moi. Qu'est-ce que j'ai à faire avec eux, je lui demande. Pour qu'ils me coupent les cheveux, me nourrissent et m'envoient au front ? Je me fâche et je commence à me moquer des Kurdes, leur façon de parler, leur ignorance. J'ai honte, mais beaucoup de gens de Mossoul parlent comme ça. Tu as deux sortes. La première sait tout de l'histoire kurde, ils rêvent d'un grand État kurde. Et l'autre, la mienne, qui vit en principe bien plus longtemps.

On change de sujet, on parle de la situation en Europe qui est difficile. Un peu lui, un peu moi. Quiconque a pu nous entendre savait pertinemment qu'on n'avait pas la moindre idée de l'endroit où nous allions. Moi, je lui disais que le Ramadan des musulmans en occident ressemblait de plus en plus à Noël, qu'ils les avaient apprivoisés. Lui me disait qu'il ne comprenait pas comment là-bas les gens pouvaient embrasser leurs chiens, dormir avec eux dans le lit. Les chiens ont remplacé leurs enfants. Ils sont malheureux et vivent des vies vaines. Moi, je lui dis que c'est pour ça qu'ils boivent, et les hommes et les femmes. Après le travail, le soir, d'autres pendant la journée. Ils ne respectent pas les anciens. Lui me dit que leurs enfants sont de sales pourris gâtés qui deviennent des adultes cupides et impies. C'est pour ça qu'ils n'ont pas de respect pour les autres quand ils grandissent et qu'ils partent avec les armes dans des pays lointains et volent ce qui n'est pas à eux. Ils inculquent à leurs enfants qu'ils doivent se battre,

nous les nôtres qu'ils doivent respecter les anciens. C'est d'ailleurs pour ça qu'on a des problèmes.

* * *

Il s'est mis à babiller, il parle fort, je ne l'interromps pas.

* * *

Le conducteur et le passager se retournaient de temps en temps pour voir qui était celui qui pouvait autant parler d'un pays qu'il n'a jamais vu. Je savais tout de lui. On y agresse ta femme dans la rue dès qu'on la voit voilée. Ils deviennent fous lorsqu'ils voient que nos femmes font attention à notre intégrité et à la leur. Les leurs sont hors de contrôle. Même celles qui sont mariées s'habillent irrespectueusement, comme si elles aguichaient. Qui s'habille de la sorte quand il a une vie épanouie et une famille heureuse, qui ? Et comme ça, indéfiniment.

Maintenant, j'ai compris. Quand je parlais comme ça, le jeune dentiste et moi étions du même côté, l'Arabe et le Kurde. Mais dès qu'on se taisait, ce n'était plus le cas.

Ils nous ont déposé le soir près de la frontière turque, ils nous ont dit qu'ils viendraient nous chercher dans une heure, puis ils ont disparu avec les camionnettes. On était haut dans les montagnes, rien à l'horizon à part la forêt, le vent et le crépitement du froid. Au loin, dans le crépuscule, on n'arrivait à deviner qu'une seule maison en pierre. Un capot de camion recouvert d'étiquettes de compagnies pétrolières remplaçait la porte d'entrée. Des bergers vivent ici, je le savais. Enfant, j'ai vécu dans une maison semblable. À cause de cette scène... enfin, rien de spécial... c'est juste que pendant quelques temps, je n'arrivais plus à imaginer l'endroit où je voulais arriver. Je fermais les yeux, mais il n'y avait que de la noirceur et du vide.

Un Iranien m'a troublé aussi, il saluait tout le monde joyeusement. Peu de gens le saluait en retour. Je lui ai fait signe de la tête, juste comme ça : je te vois, tu n'es pas invisible. Juste pour qu'il se taise. Rien de trop chaleureux. Rien qui ne me mette dans une certaine position particulière par rapport à lui.

Les gens dénouaient leurs balluchons en silence, ils en sortaient tout ce qui pouvait les réchauffer, se couvraient. Certains se prosternaient. Mais moi, plutôt que de me donner à Allah, je m'efforçais en vain à imaginer l'endroit où je voulais arriver.

* * *

Depuis qu'il a disparu de Mossoul, il ne s'est pas prosterné une seule fois, dit-il en fixant le sol. Il dit : « Peut-être qu'Allah m'a abandonné, mais c'est moi qui l'ai abandonné le premier. » Il s'inventait des excuses. Genre, c'est acceptable de

prier en soi si l'on voyage. Ou alors de garder toutes les prières pour le soir, pour quand tu seras libre. Tu peux fusionner Zuhr et Asr, puis Maghrib et Ishu. Les voyageurs y ont le droit. Je lui dis de se prosterner maintenant, s'il le souhaite. Il tire une taffe et dit qu'il n'y a plus le droit, maintenant. Tout est noir à l'intérieur de lui, et ça ne se donne pas à Allah.

* * *

Après environ une demi-heure, une citerne est arrivée, on est entré par la porte du côté. Dès que nous sommes partis, le chaos a éclaté. Il faisait noir, il n'y avait qu'une seule lampe qui se balançait sauvagement dans un coin. Chaque son se multipliait et un brouhaha s'est rapidement créé. On valdinguait et on se cognait à gauche à droite, certains d'entre nous s'en sortait en se tenant accroupis. Une femme n'arrêtait pas de répéter qu'elle ne se sentait pas bien, une voix d'homme lui a crié de s'allonger par terre, le visage face au sol. La torture a duré encore au moins une heure et demie. À chaque fois que la citerne s'arrêtait un instant, les gens se rendaient leurs sacs qui finissaient par s'éparpiller de nouveau après chaque départ.

À chaque fois que j'arrivais à retrouver l'équilibre, j'essayais de parler avec le jeune dentiste, je lui parlais de mon travail. Il était de mauvaise humeur, il me disait qu'en France tous les maçons sont plus grands et plus forts que moi, après un moment, il m'a aussi dit de la fermer.

Je ferme les yeux, j'essaye d'imaginer un lieu où les gens rabâchent à quel point le petit et maigre maçon d'Irak est fortiche. J'imagine une pièce qui ne bouge pas, où je peux me prosterner loin des yeux des autres. Juste ça. Un endroit calme et une seule et unique bonne rumeur à mon propos. Je me disais que ça me suffirait.

Mais je ne vois rien. Et la sueur recouvre tout mon corps. Comme quand tu essayes d'avaler quelque chose, mais que ta gorge est serrée. Et ce fut... en fait, le début de mon voyage. Ce n'est qu'à ce moment-là que je n'étais plus chez moi. J'avais peur de ce vide. N'importe quoi peut s'y infiltrer. La peur, le mensonge, le noir, l'abandon. La distance te fait perdre des choses. Elle emporte le grand et le petit sac, les lames de rasoir, les chaussettes, les amandes restées quelque part au bord de la route, la chemise propre s'est envolée, rien de tout cela n'a survécu. Finalement, il ne reste de moi qu'un triste couplet à propos du malheur de quelqu'un d'autre. Et assez de place pour que ne me rattrape tout ce dont je voulais me débarrasser le plus. Mais alors me rattrapait, je ne le savais pas encore, une autre fuite d'il y a plus longtemps encore.